

MARILYSE TRE COURT

A romantic scene featuring a couple in silhouette on a swing set. They are standing on the seats of two adjacent swings, facing each other and holding hands. The swing set is a dark silhouette against a vibrant sunset sky with streaks of orange, pink, and blue. Below the swing set, the calm water of a lake or sea reflects the sky and the couple. The overall mood is peaceful and intimate.

L'OMBRE
DU PAPILLON

MARILYSE TRE COURT

L'Ombre du papillon

© MARILYSE TRECOURT, 2017

ISBN numérique : 979-10-262-0744-3



Courriel : contact@librinova.com

Internet : www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Prologue

Qui n'a jamais rêvé de revenir en arrière ? De remonter le temps pour réparer ses erreurs, pour effacer la parole malencontreuse que l'on n'aurait pas dû prononcer, pour oser aborder cette inconnue que l'on ne reverra plus jamais, pour reposer ce verre qui nous a fait perdre le contrôle de la voiture, pour accorder plus d'attention aux êtres que l'on aime avant qu'ils ne disparaissent ?

Personne n'a cette chance. Pas dans la réalité telle que nous la connaissons. Mais la connaissons-nous vraiment, cette réalité multidimensionnelle ? N'existe-t-il pas une dimension parallèle à la nôtre, dont nous n'avons même pas conscience, et dans laquelle d'autres choix sont possibles ? Une dimension où nos errements du passé peuvent être évités, corrigés. Une dimension où tout est possible, où l'on peut tout construire, tout imaginer. Une dimension où l'on a la chance de devenir celui que l'on veut, de mener la vie de nos rêves. Une dimension merveilleuse, en apparence.

En apparence seulement. Car il y a des choix que l'on ne peut pas faire, des choix qui orientent le destin d'une manière irréversible, qui tombent comme des couperets, qui sonnent comme le glas.

Le choix qui se présente à moi n'est pas humain mais cette fois, je ne peux m'y dérober. Je dois trancher et en assumer toutes les conséquences, aussi tragiques soient-elles.

Pourquoi suis-je ici ? Qu'est-ce qui a bien pu me conduire là, précisément aujourd'hui ? Je risque de me faire descendre bêtement, alors que je ne devrais pas être là, alors que j'ai encore tant de choses à faire...

Sept ans... sept ans que je ne suis plus venu. Pourtant, le décor est à couper le souffle. Quand on arrive, on ne voit que le vert flamboyant des pins maritimes. Puis, en faisant quelques pas, les épines de pins s'écartent pour nous laisser découvrir un trésor. Une petite crique, enfoncée dans le ventre creux de la falaise, composée d'une plage de galets qui se jette dans l'immensité de la Méditerranée. Ce jour-là, il y fait une chaleur douce depuis que le mistral a consenti à se calmer. Le parfum de la garrigue emplit l'atmosphère, tandis que le souffle de l'iode marin vous enveloppe dès vos premiers pas sur la plage.

Le bleu de la mer n'a jamais été aussi intense, dans mes souvenirs. Là-haut, à flanc de colline, une façade au crépi blanc étincelle entre les arbres. Le temps ne semble pas avoir de prise sur la maison. La tonnelle en fer forgé est toujours en place mais les canisses qui la recouvrent ont disparu. Sans doute emportées par une tempête.

C'est sous cette tonnelle que j'ai appris à dessiner, avec grand-papa Philibert. Il était architecte et savait reproduire une maison en trois dimensions, à main levée. Je n'ai jamais réussi à acquérir sa dextérité. Moi, ce qui me plaisait, c'était de dessiner des paysages, en particulier celui qui s'offrait à ma vue. Grand-maman Héloïse me disait souvent que j'étais doué, même si je savais, au fond de moi, que c'était surtout son cœur de grand-mère qui s'exprimait. Je sais aussi qu'elle prenait sur elle quand elle me voyait escalader les rochers qui tapissent le fond de la crique. Je me souviens bien de ses mains tortillant son tablier. Mais elle gardait son sourire rassurant et me criait toujours « Hardi, petit ! ».

Pendant presque dix ans, je suis venu ici, pendant les vacances scolaires

et les week-ends prolongés, quand mes parents n'étaient pas disponibles pour s'occuper de moi. De moi et de mes sœurs. De nous trois, je suis celui qui appréciait le plus cette crique. Bénédicte passait ses journées, assise sous l'amandier, à lire des piles de livres. Quant à Sandrine, même si elle avait cinq ans de moins, elle adorait me suivre dans mes aventures d'explorateur échoué sur une île déserte et jouait volontiers le rôle de Vendredi. Jusqu'au jour où elle n'a plus voulu venir avec moi, préférant lire ses bandes dessinées sur la terrasse.

Alors, j'ai continué tout seul à explorer ce monde que j'imaginai fantastique, regorgeant de créatures improbables et d'univers que j'aurais été le premier à découvrir. Je me voyais déjà en aventurier, comme Robinson ou Indiana. Le soir, quand je rentrais à la maison, couvert de sable et de poussière, le pantalon trempé jusqu'aux cuisses, je racontais à ma grand-mère mes exploits du jour. Je lui racontais mes rêves de « quand je serai grand ». Je lui demandais « tu crois que c'est possible ? Tu crois que je pourrai vraiment parcourir le monde et découvrir de nouvelles civilisations ? ». Elle me répondait « Si c'est ce que tu veux vraiment, tu y arriveras. »

Je la croyais. Mais peut-être ne le voulais-je pas vraiment, finalement... Grandir, c'était arrêter de rêver, abandonner ses croyances d'enfant, revoir ses ambitions à la baisse. Grandir, en ce qui me concernait, c'était prendre conscience du danger des vols en avion et préférer la routine à l'aventure.

Quand je suis entré en quatrième, mes parents ont estimé que ma sœur et moi étions assez grands pour rester seuls à la maison et pour nous occuper de Sandrine. Nous ne sommes plus venus aussi souvent. Mes grands-parents me manquaient beaucoup, tous les deux. Je ne leur ai jamais avoué. Ni à personne d'ailleurs. Un adolescent ne dit pas ce genre de choses. Mais aujourd'hui, j'aimerais tellement leur révéler que le soir, quand mes yeux n'arrivaient pas à rester ouverts sur mes livres de cours, je posais ma tête sur mon bureau, je fermais les yeux et je me retrouvais ici, comme par magie. Je ressentais l'odeur des pins, je percevais l'écume des vagues sur mon visage les jours de grand vent, je soupesais les galets que j'aimais tant faire rebondir à la surface de l'eau, et j'entendais la voix de ma grand-mère

Héloïse. Ça m'a toujours apaisé.

Un jour, alors que j'étais encore à l'âge où l'on croit que tout est éternel, grand-papa nous a quittés. Rupture d'anévrisme. Mort dans son sommeil. Grand-maman disait toujours qu'il n'y avait pas de plus belle mort... Mais ce n'est pas celle qu'elle a choisie. Elle a préféré prendre les choses en main, comme toujours. Elle a préféré le rejoindre dans les flots bleus, à quinze mètres en dessous de sa maison, là où les cendres de grand-père avaient été dispersées, un mois avant, jour pour jour. Je n'ai jamais su ce qui l'avait poussée à le faire. Ce que je connaissais de l'amour à cette époque n'était que le reflet des relations entre mon père et ma mère et je ne pouvais pas croire que ce type de sentiment puisse pousser quelqu'un à vouloir mettre fin à ses jours dans l'espoir de rejoindre l'être aimé dans l'au-delà. Et pourtant...

Je saisis un galet et sa chaleur irradie la paume de ma main. Je souffle dessus pour chasser la fine pellicule de sable qui le recouvre. Peut-être n'est-ce pas que du sable ? Peut-être y a-t-il un peu d'eux sur ce caillou, un peu de ce qui reste d'eux ? Ils sont un peu partout en fait. Sur chaque galet, chaque aiguille de pin, chaque goutte d'eau salée, chaque atome de cette crique. C'est ce qu'ils voulaient. Leur dernière volonté. Et nous l'avons respectée.

C'était l'année de mes dix-huit ans. Trois mois après, j'ai eu mon bac. Je crois que je me suis jeté dans mes révisions pour éviter de penser à leur « départ ». Le lendemain des résultats, j'ai regardé les photos de nos vacances à la crique. C'est là que j'ai réalisé qu'ils étaient partis. C'est là que j'ai pleuré.

La vie a continué... J'ai fini mes études, je me suis marié avec Céline et nous avons eu deux filles. Nous ne sommes pas venus souvent ici avec elles. Céline n'était pas rassurée, elle avait peur qu'elles ne tombent ou ne se fassent mal en escaladant les rochers. Je n'ai pas insisté pour y venir. La vérité, c'était que moi non plus je n'étais pas à l'aise. Mais pas pour les mêmes raisons. J'avais du mal à vivre dans leur maison alors qu'ils n'étaient plus là. J'avais l'impression d'être un intrus au milieu de souvenirs qui

m'assaillaient de toutes parts.

La vie a continué... Jusqu'au jour où tout a basculé. Et où j'ai tout perdu.

Comme tous les jours, je suis parti ce matin à 7h30, en costume cravate, mocassins en cuir, sacoche sous le bras. Je suis monté dans ma voiture et j'ai pris la direction du boulot. Au feu, j'ai remarqué qu'un nouveau panneau indiquant la « Crique du fer à cheval » avait été installé. Sans savoir pourquoi, j'ai tourné à gauche au lieu de continuer tout droit pour aller à la COMOREP, la société de contrôle de gestion dans laquelle je travaille.

J'ai poursuivi ma route, sans me poser de question, emprunté la petite route étroite et sinueuse où les voitures ne peuvent pas se croiser et je me suis garé sur le terre-plein qui surplombe la crique. J'ai gravi les quelques marches qui conduisent à la chapelle Notre Dame, mais les portes étaient fermées à clé. Je suis ensuite descendu sur la plage et quand j'ai constaté que mes mocassins en cuir étaient recouverts de poussière et de sable, je me suis demandé ce que je faisais là. Et puis, une information m'est apparue. Nous étions le 21 avril 2015. Le 21 avril. Le jour anniversaire des obsèques de ma grand-mère. Drôle de coïncidence.

Ça fait une heure que je suis là, assis sur les galets, et je n'ai trouvé aucune réponse à ma question. Tout ce que je ressens, c'est cette boule d'angoisse qui s'est installée dans mon ventre depuis plusieurs jours. Mais j'ai beau chercher, je ne sais plus ce qui l'a provoquée. Je me relève et j'époussette mon pantalon noir. J'attrape mon téléphone portable dans ma poche de costume et envoie un message à Laëtitia, ma secrétaire : « Petit contretemps ce matin. Serai là dans vingt minutes. »

Je remonte le chemin pour rejoindre ma voiture et me retourne une dernière fois vers la maison. Un papillon passe devant mes yeux avant de se poser sur ma main. Un grand papillon aux ailes lumineuses d'un profond camaïeu de bleus tel qu'on en voit dans les pays exotiques. Un papillon qui n'aurait jamais dû être ici. Il y reste quelques secondes pendant lesquelles je m'efforce de rester immobile, mais s'envole à nouveau et s'éloigne en

dansant. Mû par un instinct irrationnel, je me mets à le suivre. Et je continue malgré moi à marcher derrière lui, jusqu'au sentier qui débouche sur le portillon de la maison de mes grands-parents, sur lequel le papillon semble m'attendre. J'actionne la poignée, effrayant mon comparse ailé qui s'enfuit dans les cieux. Il est fermé à clé. Je me hisse par-dessus comme j'aimais tant le faire quand j'étais petit. J'y parviens encore, même si je ne suis plus aussi agile, ni aussi mince qu'à dix ans. Un vieux clou s'enfonce dans mon pantalon et le déchire sur vingt bons centimètres. Je vais devoir rentrer pour me changer, on voit mon caleçon.

Mais qu'est-ce que je fous ici, bordel ?

Je me dirige à l'arrière de la maison, contourne la statue éléphant de Ganesh et le citronnier. Sous le cycas, devenu énorme avec les années, le pot en terre cuite est toujours là, à l'envers. Et la clé de la maison se trouve toujours en dessous, dans une coupelle, au même endroit où nous la cachons depuis des années.

Je rebrousse chemin jusqu'à la porte d'entrée. La serrure grince mais finit par céder. En revanche, la porte d'entrée est bloquée. Le bois a gonflé. Je donne quelques coups d'épaule. La porte craque et je me retrouve par terre, à quatre pattes. Mon pantalon est définitivement fichu... Le sol est recouvert d'un léger voile de poussière.

Mon téléphone portable vibre dans ma poche. Un message de Laëtitia : « Ah bon ? Ok. Mais dans ce cas, vous devriez venir vite, Dulac a organisé une réunion de crise... ».

Je me retourne et j'attrape la poignée de la porte d'entrée. Mais je me fige. J'entends quelque chose. Un souffle.

— Il y a quelqu'un ? lancé-je, d'une voix mal assurée.

Le son se poursuit, comme un chuchotement. Il vient du couloir. Je m'approche pour mieux entendre. Et si c'était un voleur ? Il est peut-être armé...

Pourquoi suis-je ici ? Qu'est-ce qui a bien pu me conduire là,

précisément aujourd'hui ? Je risque de me faire descendre bêtement, alors que je devrais être ailleurs, alors que j'ai encore tant de choses à faire...

Je ferais mieux de partir et d'appeler la police.

Tchhhhhh...

D'un autre côté, je ne crois pas qu'un cambrioleur prenne la peine de chuchoter... Le son provient de l'autre côté de la porte du salon. Elle est fermée. Je n'ose pas l'ouvrir. Mon corps est en sueur et parcouru de frissons. Je colle mon oreille contre le montant en chêne.

Thomas, ouvre cette porte.

Je recule d'un pas et heurte le miroir accroché dans le couloir qui se fracasse sur le sol. Je me penche vers les éclats de verre. Je ne reconnais pas le visage qui s'y reflète.

Thomas, n'aie pas peur. Ouvre cette porte.

Cette voix, je la connais. Je la reconnais. C'est la sienne.

Je saisis la poignée, j'appuie dessus et...

Je suis aveuglé. Une lumière éblouissante se déverse sur moi. J'entends des bruits autour de moi. Le voleur ! Je fais un pas en avant tout en protégeant mes yeux avec mon bras.

Je les vois. La lumière baisse d'intensité et mes yeux font le point progressivement sur ce qui m'entoure. Des silhouettes. Des hommes, des femmes, qui me sont familiers. Des voix aussi. Ils sont habillés en noir me dévisagent bizarrement. Que font-ils ici ? C'est une propriété privée !

Une femme vient vers moi. Je la regarde sans comprendre. C'est... c'est ma mère. Enfin, c'était ma mère, plus jeune de vingt ans. Elle a les cheveux plus longs et quelques kilos de moins qu'aujourd'hui. D'un doigt, elle me caresse le visage et s'éloigne sans dire un mot. Là-bas, un verre à la main, deux hommes discutent avec animation. Le plus grand porte un verre de whisky à ses lèvres et le vide d'un trait. C'est mon père. En beaucoup plus jeune.